

## **L'appel du vide**

Je pense que je l'ai toujours su, au fond de moi. Je ne peux l'expliquer mais je l'ai toujours su. À certains instants, j'avais cette sorte de sensation qui me tirait au dedans de mes veines, une sorte de courant contraire qui venait se briser contre ma conscience. Peu à peu, les morceaux arrachés formaient une plage de sable qui grandissait, faisait reculer les falaises de ma raison. C'était toujours mon esprit, juste sous une forme différente. C'était un autre paysage avec les mêmes matériaux qui s'étaient érodés, c'est tout. L'immense édifice de ma personnalité était toujours là, imposant sa force sur les berges que recouvraient les marées. Simplement un peu plus faible.

Sans chercher à savoir, je me forçais de refuser à descendre, contemplant mon être du haut de ma conscience. Mais quand je plongeais mon regard vers ces plages vierges, je ressentais la fonte de mon être qui cherchait à rejoindre ce qui venait de moi, qui m'était caché.

Durant toute ma vie, j'ai été soumis à cette envie, sans savoir d'où elle venait. Cela ne m'était rien, je pouvais sans soucis oublier pour vivre. Je parcourais le chemin que je traçais sur cette île qu'était ma vie : entouré par le silence et la colère de l'atmosphère de mes passions, j'étais un humain qui cherchait sa vie pour ne jamais être oublié, pris dans la spirale d'un monde qui ne m'avait pas permis de croire en un Dieu salvateur qui portait derrière lui la promesse d'un paradis aux milles vierges, à la quiétude éternelle, ou que sais-je encore.

Mon existence était une succession de jours qui disparaissaient durant lesquels je me forçais de placer le bonheur, la joie, l'amour et l'amitié, tissant le réseaux des consciences pour que, chaque soir, je sente que quelqu'un pensait à moi. Je m'évertuais à apprendre, pour trouver l'occupation de mon existence qui me donnerait le choix de faire ce que je voudrais, quand l'âge ne me permettrait plus de rien faire.

J'avais le même souffle que des milliers d'êtres semblables à moi-même, et rien de plus. Mais, parfois, je me retrouvais en haut de ce bloc brisé, n'ayant que le vide de vie à un pied de moi, et l'envie de savoir si je pouvais marcher sur l'air qui s'étirerait sous mes prochains pas.

Certains pourraient prendre cela pour de la folie, d'autres pour de l'inconscience. Pourtant je voyais autre chose, un appel de moi vers moi, un retour vers quelque chose que j'avais oublié.

Il ne suffisait que d'un espace ouvert sur l'abîme profond pour que je me sente attiré, prêt à bondir; cependant toujours ma conscience me retenait, m'enchaînait pour m'éloigner de ce réflexe né de moi-seul.

Mais un soir, un instant, un fragment dans l'espace du temps, je sus : l'image n'était pas très claire, emmêlée dans la multitude de mes souvenirs, mais je voulus savoir.

C'était le grand saut, la descente vers un inconnu dissimulé à tous, quelque chose que personne ne peut raconter.

Je savais, je sais. L'image de mon être chutant sans attache avec, derrière lui, trois ombres aux yeux brillants qui ne me quittaient pas tandis que je m'éloignais d'eux. C'était cela qui me poussait du plus lointain de ma conscience. J'avais reçu le châtiment des hommes, longtemps avant que je ne me l'inflige de moi-même. Je prenais le même chemin, avec à côté le flambeau iridescent de la connaissance : Il n'y avait aucun lieu de miséricorde, aucun dieu pour accueillir les âmes. tout était un cycle, et il nous condamnait, nous êtres sans force, à reproduire ce qui se produirait à nouveau.

Pourtant, tout à changé, le choix fut fait, alors qu'il avait été pris. La seule chose qui ne change pas, c'est la vitesse du sol qui va se heurter à moi.

## **Portrait du monde VI - Être toi-même.**

Marcher sur tes pas était la seule chose que je désirais, voir par tes yeux ce que tu m'apportais était ma source de vie. J'avais cherché durant des jours quelqu'un qui pouvait te ressembler, avec tes regards et tes rires, et ce petit plus qui m'était inconnu. C'était un manque qui ne pouvait exister, mais qui était là, tapi au fond de mes pensées, qui criait sans se faire entendre, qui me brûlait sans savoir pourquoi.

Tu étais là, tu étais toi dans tout ce que tu faisais : Dans tes gestes, tes passions, il y avait cette marque qui était ta force, ta séduction. Dans tout ce que tu faisais tu étais toi.

J'ai crû que c'était le véritable amour, l'union que je n'avais plus besoin de chercher. Nous étions si bien ensemble pour moi, nous allions si bien, compléments de nos imperfections qui filtraient sous notre peau. Le mélange qui infusait de notre passion me donnait le goût d'une pomme au jus délicat. Je pensais que nous

formions un seul être, que ce que je vivais, tu le vivais avec la même intensité. Pour rien au monde je n'aurais troqué une larme pour une éternité sans toi.

Tu étais là, dans tout ce que tu montrais : de ta présence jusque dans ton absence, tu marquais mes jours avec la même délicatesse, dans tes refrains, chaque matin.

Je ne voyais plus le gris qui tapissait les rues où je plaçais mes pas. Chaque jour était une renaissance, une aventure magnifique sur l'île de mon existence. Je voulais que ce soit pareil pour toi. J'aurais donné mon cœur pour que tu vives. tu étais mon bonheur qui allumait mon futur. Tu brillais plus haut que toutes les pâles étoiles qui se terraient, grâce à toi, dans la nuit dont je n'avais plus peur. Tous les soirs, tous les matins, j'avais ce battement à rebours, une flamme qui renaissait. Ma dernière pensée, ma première idée, trouvait sa matière dans ton nom, dans ton image, par ton visage. Rien n'existait sans que tu en fasses partie. Mes douleurs ne pouvaient venir que de toi, car sans toi, au-delà de toi, rien n'avait d'importance. Tu étais l'unique essence de mon existence, l'astre omniprésent qui me permettait de goûter à la lumière. Sans toi, rien n'avait de présence; sans toi, sans "nous", il n'y avait plus de "je" pour moi.

Mais tu étais toi. Chaque jour tu étais toi, sans vouloir être une partie de nous.

Tout tournait autour de toi, rien ne devait être autre que ce que toi tu étais. Les mots que tu donnais devaient te revenir en écho, sans entendre ce qui résonnait sur les flancs de ta raison. Tu brillais, tu voulais briller, même si cela, surtout si cela devait faire fondre jusqu'aux désirs de ceux qui marchaient à côté de toi.

Être toi-même était la seule chose que tu savais faire, pour toi, comme pour les autres. La gravité n'avait de force qu'autour de ton corps et de tes mots.

Tu ne pardonnais rien, tu ne voulais rien comprendre de ce qui ne venait pas de toi. Le bonheur des autres n'avait aucune importance s'il n'était pas tien également. La colère, l'amertume, étaient tes armes face aux vies qui croisaient ta route. Aucune souffrance, aucun reproche, aucune question, tu ne souffrais que du ciel sans tâche, et de ta personne. Tu ne faisais rien d'autre, tu ne savais faire rien d'autre.

Être toi-même était la seule chose que tu pouvais faire. Et moi, presque comme toi, je devais me plier à ta présence, pour que, tous les deux, nous soyons toi, sans moi. Ta voie, ton futur, passait par toi, juste par toi.

Quand je me suis retrouvé seul, sans toi je n'étais même plus moi. Être toi était la dernière chose que j'avais faite. Tu n'étais plus avec moi, j'étais sans moi. J'avais

été toi. Tu n'avais jamais été moi.

Jamais de nous entre nous.

### **Celui qui cherchait.**

Une procession s'écarte d'un cimetière reculé. Leur œuf de cuivre, gavé de l'encens divin, est dégoulinant de la pluie qui s'y est infiltrée jusqu'à corrompre d'eau la pâte parfumée. Mais le mouvement se maintient, comme une horloge dont le ressort trop tendu ne se détend qu'avec peine.

Le cortège marche en silence. Pas de prière pour ce libertin, cet impie. Son corps n'a même pas reçu la libération qui est offerte aux lâches et aux traîtres. Il a été jeté sans ménagement dans un trou naturel où les pestiférés des années révolues avaient été entassés avant même de mourir. La pourriture de leur corps avait signifié la décrépitude de leur âme, la damnation, l'appropriation, voulue ou non, par le diable de leur esprit. Il en est de même pour lui.

Le cadavre frais trempe dans une flaque rance remplie de boue et de pu, ouvert à l'air et aux parasites. Il est nu, exposé dans sa faiblesse et son humiliation. Les croûtes de ses plaies passées se dissolvent mais le sang ne coule pas. Il est comme absent, ou figé. Tout comme ses yeux qui semblent observer le ciel dans l'attente d'une rédemption suprême, d'un simple signe ou d'un maigre rayon de soleil qui briserait cette ambiance macabre. À son pied, il ne lui reste qu'un morceau de chausse, une pacotille de tissu déchiré tout du long qui ne tient qu'avec justesse. Dans ses mailles demeurent des billes de charbon, restes infimes du brasier qui devait le faire parler, auquel ils l'ont tous destiné. Sur son ventre, de profondes crevasses rappellent la douleur et les cris de souffrances qui ont déchiré la nuit et son corps.

Les religieux avaient vu un signe de cette possession qu'ils avaient avancée, avec comme seule preuve quelques mots, rien de plus.

Ces plaies suintantes avaient recraché quantité de sang noir, gorgé de démons pour les tortionnaires, qui avait formé un ruisseau impur entre les foyers. Le fluide s'était mis à bouillir; des bulles avaient éclaté et libéré leurs vapeurs corrompues.

Le torturé avait ri.

Une lame s'était plongé dans son cœur, longue et brillante comme un argent sans défaut. Mais il avait continué de rire, encore, jusqu'à ce que, gorgés de sang, ses poumons étouffent la gorge.

La faible fente du glaive divin semble une égratignure à côté des multiples meurtrissures que contient sa chair. Coups de fouet, de bâton, de lames dévoreuses. Tout cela ne fut pourtant que peu.

Les premiers oiseaux charognards s'approchent à pas de loup. Craintifs face à cette viande encore chaude, ils observent cette enveloppe rosée du trop plein de vie qui n'a pas encore quitté toutes les extrémités. Les poils de sa barbe se sont colorés de ses rejets sanguins. Ils retrouvent, sous l'assaut de l'eau courante, leur teinte brune et rousse. Ils s'approchent, prêts à s'enfuir au moindre mouvement. Ils piquent les bras, puis les cuisses; l'un d'eux s'élanche sur le buste et pioche, goulument, avide de ne rien laisser, les yeux qui ont longuement pleuré de sarcasmes.

Il n'avait pas compris pourquoi on l'avait emprisonné. Il s'était réveillé, encore abruti par le coup qui l'avait assommé, dans une cellule sans autre ouverture que la porte qui résonnait des hordes de cris. Le ronronnement constant qui circulait dans les murs supposait des assauts perpétuels de toutes parts, l'effort de tout un peuple qui voulait faire s'effondrer les fondations desquelles ils semblait être le mortier. Chaque case semblait n'attendre que le ciment, structures des piliers vivants pour fortifier la bâtisse qui pesait, de tout son être, dans l'air.

Le vent chasse les nuages et la pluie, ne laissant qu'une humide et lourde odeur sur le champ des morts. L'eau s'enfuit et découvre les ossements qui forment le matelas funeste. Entremêlés, les corps innommables deviennent innombrables, armée des morts incapable de se relever de sa déchéance physique. Plus d'ombre ni d'honneur, chacune de ces charpentes décharnées s'est oubliée, ne prend même plus garde à cette image de son passé.

Il était resté silencieux. Au début oui, il avait crié que quelqu'un vienne à lui, que quelqu'un lui explique sa présence dans cet asile. Très vite il avait cessé. Personne ne venait parler, il n'était personne d'assez fou pour descendre dans cet hospice souterrain. Il avait crû à un enlèvement; il avait pensé à un alchimiste fou,

mais ces craintes s'étaient envolées pour une peur, juste à cause du son récurant d'une cloche d'airain qui brisait la folie quelques minutes, chaque heure.

La deuxième chose qui lui avait fait peur était ce bruit cinglant, strident, d'une clé dans le tambour, d'une porte qui pivote, d'un cri que suivait le silence. Combien de temps séparait chaque passage? il l'ignorait. tout était hors de lui, jusqu'à la sensation du soleil sur son visage.

Le soleil vint éclairer les lambeaux de sa peau. Sous le sang et les éclats d'os, les stigmates du scorbut laissaient les muscles en caillots, rigides et blancs, sortes d'yeux d'ivoire, excroissances presque minérales. Mais déjà le ciel se couvre du vaisseau nocturne, et les étoiles apparaissent, découvrent ce nouveau-venu au regard figé.

Le temps figé, il l'avait compté à la longueur de sa barbe qu'il n'avait pas le premier jour. Les centimètres s'étaient allongés comme des bâtons sur les murs de sa prison. Puis il avait fini par oublier. Il ne faisait plus attention. Il ne faisait plus qu'observer les mèches qui se détachaient de son crâne : l'automne de sa vie se mourait.

Il ne bougeait plus du coin à gauche de la porte. Ici, les bruits n'y venaient qu'étouffés, une sorte de souffle rauque qui n'avait plus rien d'humain.

La lune qui se lève dévoile un nouveau tableau en voilant les couleurs. Les dents jaunies par la terre redeviennent de nacre et la chair retrouve un semblant de vie. Les éclaboussures des oripeaux retrouvent leur aspect spectral, absorbent le corps. Comme une momie égyptienne, la peau se tanne, se colore au pigment de la glèbe. Maintenant que les oiseaux sont retournés autour de l'arbre du pendu, les vermines retrouvent le chemin du sang rance. Ils s'infiltrèrent entre les côtes, pondent dans les derniers repères de viande avant de mourir à leur tour, comme frappés par la malédiction.

Lorsqu'il avait entendu les pas lourds et cadencés des êtres libres, il n'avait pas remarqué cette présence supplémentaire. Quand ils étaient ressortis, il ne s'était pas même levé, pour poser cette question qui serait tombé dans l'oubli, comme une pierre dans une flaque d'eau par dessous un cloaque de vase. Mais... ce cri, ce déchirement suppliant... cette prière pour le dessus avait tout révélé. Un

pauvre erre avait rejoint l'estomac et allait se faire digérer. Ses appels étaient vains : ses prières étaient pour son geôlier.

Les jours se sont enchainés. Le dehors a fait son œuvre. La peau, les yeux, les muscles ont été dévorés par la terre et le ciel. Les os ont conservé cette position ensommeillée qu'ils n'avaient plus connue durant les dernières semaines ou les derniers mois ; le crâne seul a roulé sous le poids du front fendu pour descendre vers un faible gouffre fait de fémurs sans propriétaire. Le vent balaye les derniers vestiges du passé. Plus rien ne peut le différencier de ces entités auxquelles il est lié. Il n'y a plus de corps, plus de souvenirs.

D'autres tours de clés et d'autres suppliques. Les portes près de lui s'ouvraient sur le silence qui devenait plus lourd. Chaque réveil désirait être le dernier.

Quand la porte devant lui s'était ouverte, un léger souffle lui avait mordu le cœur, l'avait fait vaciller. Les formes qui l'avaient sorti sentaient le pain, le raisin, l'eau fraîche et le vin. Son estomac avait voulu recracher, mais il n'en était sorti qu'un ruisseau de liquide noirâtre, un morceau de sa gorge encore palpitant. Ses jambes n'avaient plus semblé être les siennes, il ne les avait plus senti depuis longtemps de toute façon. Il s'était laissé porter. Il avait regardé tout autour, avait redécouvert le monde. Hors de sa cellule tout lui était apparu nouveau, magnifique. Il avait compté les marches, les pierres, les portes. Il avait vu mais n'avait pas pu nommer. Tout était allé trop vite, était trop loin. Il avait voulu toucher, mais ses bras n'étaient plus que deux vieilles branches qui le transperçaient pour pouvoir être porté.

La chaleur avait crû. Il était sorti de ce marécage gluant vers quelque chose de plus beau. Une dernière cloison s'était dérobé vers cette forge qui allait lui faire redécouvrir la vie.

D'autres corps avaient recouvert les vestiges de son existence. Ils n'étaient plus rien, pour quiconque. Tous, ils avaient disparu sans un mot, sans même un signe, Tous avaient connu l'enfer avant l'Enfer.

Tous avaient dit : " Pourquoi ?"

## Modèles de bois

Tourmentés sont les chevaux qui tournent et retournent sur leur chemin de bois, sur leur cercle de fer. Emprisonnés par les piliers de leur statut ils marchent et galopent sur les sentiers dont ils ignorent le contact. Ils hennissent contre le carrousel qui ceint leur univers, édifice de pierre enrobé de lumière. Ils le traitent de messenger mensonger, corrompu collaborateur des festivaliers qui les guident. Ils se débattent. Ils veulent combattre. Ils déploient leur force pour faire régner leur justice.

Règne le silence. Le claquement des sabots ne trouve aucun écho. Juste un fugace souffle qui allonge le duvet des feuilles se laisse entendre dans la maison délaissée. Les bêtes de somme se sont regroupées. Elles parlent de leur oppression, de leur sentiment de ne parvenir à rien. Assises elles discutent de l'avenir qu'elles entrevoient. Assises elles laissent leurs espoirs prendre le pas sur le présent en mouvement.

Tout autour de ces esprits empourprés de colère, le monde continue de vivre. Peu d'état est fait d'eux qui cherchent à libérer du joug argentin leurs semblables. Leurs discours laissent insensibles ceux qui ne voient pas ce qu'ils souhaitent déterrer pour offrir au grand jour.

La foire est bloquée. Incapable d'empêcher la course des forains les désabusés se sont groupés devant l'entrée. Plus de fuite pour ceux qui refusent, la fin oblige à l'action. Les barrières cisailent les grilles, plus rien ne peut entrer en mouvement dans l'enceinte stérile. Le champ est clos, le silence total. Ne reste plus qu'à se faire entendre, pour que la bonne parole se répande au-delà des parois condamnées.

Mais personne ne vient. La victoire leur est acquise. La défaite est en eux. Ils sont libres, libres de ne pouvoir semer leur réussite. Partageant les mêmes croyances, leurs paroles s'enfoncent dans le chuchotement des chaînes qui de nouveau les emprisonnent. En voulant combattre le silence ils ont levé leurs mains. Mais cela n'a abouti à rien. En cherchant le soutien, ils n'ont récolté que le dédain de ceux qui s'abreuvent au puits qu'ils ont rejeté pour avancer.

La vie passe au trot devant eux qui ont retrouvé leur posture du passé, immobiles modèles de bois figés à jamais.

## Où se trouve la passion?

Monsieur le rédacteur en chef du quotidien Le Monde,

"Merci mon chien. »

Que signifie cette phrase, pour vous qui dirigez ce journal? Peut-être pas grand chose, tout au plus une vague allusion à un propos déplacé qui ne mériterait rien de plus qu'une remarque et une remise à niveau de la personne, pour savoir pourquoi ces mots ont été prononcés, à qui ils étaient adressés. Chacun voit dans cette phrase la résonance de sa vie, de son passé, et cela est normal. Que peut-on demander à quelqu'un, si ce n'est de comprendre le monde dans lequel nous sommes par rapport à ce qui lui a été inculqué? Ce qui est écrit dans la réalité s'ouvre sous les mêmes apports théoriques que cette phrase, qui pourrait être banale, rien de plus que des mots jetés, des sons prononcés, des lettres écrites.

"Merci mon chien." Pour moi, cette phrase a une signification particulière, une sorte d'écho qui trouve sa source entre les pavés brillants de la ville de Tours, dans un quartier où chacun pose, un jour, ses pas de Tourangeau. Connaissez vous ce lieu, monsieur le rédacteur en chef? Si vous êtes déjà venu en cette ville, berceau de mon enfance, arène de tant de batailles, d'histoire et de pensées, alors oui, vous le connaissez. Mais savez-vous ce que l'on y trouve? Si vous avez déjà promené votre regard contre les façades invisibles qui bordent ces trottoirs aux pavés brillants, où le jour et la nuit ne sont que des images, où le soleil ne brille pas assez pour couvrir les barres phosphorescentes des néons, où chacun peut, à sa guise, pénétrer dans les boutiques pour découvrir un univers différent, alors oui, vous savez ce qu'on y trouve. Mais savez vous qu'il s'y trouve ce que personne ne cherche, ce que personne n'accepte? Si vous marchez dans cette ville, avec votre femme, vos enfants, votre mère, votre frère, vos amis, sous le regard du ciel clément, les mains pris dans des gants pris dans vos poches, une légère écharpe autour de votre cou, dans la poche intérieure de votre manteau votre porte-feuilles et vos clés de voiture, entre les pavés brillants à côté des façades invisibles, alors je ne pense pas que vous alliez trouver ce que personne ne cherche. Pour découvrir cela, il faut être seul, n'avoir pour seul maître mot que le désir de marcher sans savoir ce que vous pourriez faire, et laisser le battement de votre coeur rythmer vos pas. Dans cette ville, on peut trouver ce qui s'appelle des "clochards", des "SDF", des "sans abris", toute une foule aux noms en foule sans limite de dénomination. Ils

ont beaucoup de noms, ces êtres là. Je préfère les appeler des "êtres humains". Ne trouvez vous pas ces deux mots fascinants monsieur le rédacteur en chef? Je les trouve plus que fascinants, je les trouve beaux. Imaginez: ces parias de la société, que tout le monde rejette, qui ne participent pas à l'effort de consommation de notre belle nation, qui patientent dans la rue, la main rude, pour recevoir des pièces qu'ils n'ont pas gagnées à la sueur de leur front, ce sont des êtres humains, tout comme moi, tout comme vous, monsieur le rédacteur en chef. Vous, vous gagnez durement votre vie, vous avez fait des études, vous avez escaladé à force de courage et de patience les échelons de la passion jusqu'à atteindre le poste suprême de l'information, ce quatrième pouvoir cher à nos révolutionnaires, et vous ne pouvez être que félicité pour cela. Dans votre bureau, ou bien chez vous, car l'information ne prend jamais de repos, vous percevez les fluctuations étatiques et vous les transmettez aux masses désireuses de posséder le savoir. Eux, ces "êtres humains", ne gagnent leur subsistance que dans le froid, la rue et le dédain, dans un monde où personne ne les voit, où personne ne veut leur parler, sauf ceux qui ont reçu une formation. Car il existe une formation pour pouvoir parler aux "êtres humains". Sans elle, personne ne vous accepte, et vous n'êtes accepté nulle part. La communication est devenue un bien qui s'acquiert, car nous nous sommes aperçus qu'il était trop dur de parler à ceux que nous ne connaissions pas, et qu'il fallait apprendre à aller vers les autres. Mais ceci est une autre histoire.

"Merci mon chien." Cette phrase, je la tiens d'un de ces "êtres humains" qui se trouve, malgré lui, sur le bord des pavés brillants à côté d'une façade invisible. Il a avec lui les deux seuls amis qui jamais ne le regarderont de travers, même s'il peine, même s'ils souffrent: ses deux chiens. "Merci mon chien", m'a-t-il dit, c'est la phrase qu'il a prononcée, un jour, alors qu'il était encore jeune, dans sa famille d'accueil, sans savoir ce qu'elle signifiait, avant qu'il ne reçoive une chaise dans le visage, comme un chien. "Merci mon chien." c'est la phrase qu'il dit lorsque des personnes prises de pitié, lui tendent quelques pièces pour qu'il puisse nourrir ses chiens. Non pas pour lui et ses amis, mais pour ses amis uniquement, des personnes déposent des pièces dans l'escarcelle à demi rouillée par la pluie et le froid.

Tout cela, il me l'a dit, alors que je n'ai pas fait d'études pour parler aux autres. Aurais-je commis une erreur en lui parlant, alors que je n'en avais peut-être pas le droit? Les centaines de personnes qui passent à côté de lui sans lui dire bonjour ont-elles le droit de ne pas le regarder, de l'ignorer, alors qu'il ne leur offre que son

souhait de bonne journée? Et vous, monsieur le rédacteur en chef, et vos journalistes, vos pigistes, avez vous le droit de ne pas parler d'eux, de commenter la douleur d'une personne qui a eu un accident et qui, par miracle, s'en est sorti, et de laisser, dans le silence, ces "êtres humains" sans voix, sans regard, perdus dans le froid qui vient et l'ignorance qui les ceint?

Regardez derrière nous et voyez ce qui pend à nos regards: Il y a encore cinquante ans, il y avait des colonnes dans nos journaux qui relataient une réalité bien plus édifiante que celle qui n'existe déjà plus par sa nature révoquée. Dans ces colonnes, ce n'était pas des mots qui se suivaient, c'étaient des sons, des couleurs, des traces de sentiments humains, des images de passions et de volonté qui s'exprimaient d'elles mêmes, qui offraient le monde dans sa nature même, dans sa réalité de monde. Ce n'est pas si loin que cela, croyez-moi. Je me souviens de ces souffles qui pouvaient balayer des remparts de douleur d'un revers de plume. Il me semble que cela était hier. Il ne tient qu'à vous, monsieur le rédacteur en chef, de faire qu'hier devienne demain, et que les douleurs soient effacées par des passions.

## **Orientation**

Oh mon dieu laisse tomber et suis les pas qui forment le chemin de la vie. Ouvre tes bras et regarde le monde qui s'offre aux yeux qui se bercent de ce qui illumine la Terre. Laisse le soleil briser la barrière des nuages pour caresser le sol, pour dévoiler l'avenir dans les mains qui tiennent les graines qui souhaitent vivre. Laisse derrière chacun de tes pas le poids de ces craintes qui retiennent tes mots; tu verras alors ton monde s'envoler, débarrassé de chacune de tes peines. Laisse tout sur le perron de ton passé pour suivre cette nouvelle voie où rien n'a plus la même saveur ni la même couleur. Laisse-toi aller à cette nouvelle existence qui a effacé tes chaînes pour que tu puisses suivre les éclats délicats des fleurs dansantes dans les fibres du vent. Tout sera comme avant, lorsque dans ta bouche, tes oreilles et tes yeux, tu découvriras le monde dans lequel je suis encore.

Laisse tomber, mais n'oublie pas. N'oublie pas que sous tes pas mes rêves se dessinent, et qu'un jour j'aurai à nouveau besoin de toi, que je chercherai cette voix qui ne me quitte jamais, que je viendrai là où tu es, juste à côté de cette rivière où tu te purifias des cicatrices de tes années écoulées. Laisse tomber tout ce qui écrasait ton cœur, assis-toi sur la berge de cette rivière où tout s'oublie, et prie, prie avec

cette force qui faisait résonner ta voix jusque dans nos cœurs, pour que nous gardions le fragment de ton âme que nous ne voulons pas perdre. Puis traverse, laisse-toi bercer par le courant et, quand tu retrouveras la fermeté de la pierre et la chaleur de l'air, regarde derrière toi, et tu me trouveras.

### **La terre est si loin**

Les nuages sont d'une mer d'huile et depuis toujours je souhaite savoir si je pourrais nager dedans. C'est si beau, un océan au-dessus des cieux. Quand j'étais tout petit je regardais toujours derrière le mur qui me séparait de mes voisins. J'étais allongé et je regardais droit au dessus de moi, jusqu'à ce que mes yeux ne voient plus que le rien qui était là-haut. J'étais au chaud, même quand il ne faisait pas beau. Mais maintenant que je suis là-haut, qu'au dessus de moi je n'ai plus rien que le rien que je regardais, j'aimerais essayer de marcher sur cette sorte de neige pour voir si je m'enfonce.

Les nuages sont d'une mer d'huile et depuis toujours je souhaite savoir si je pourrais nager dedans. C'est si beau, un océan au-dessus des cieux. Quand j'étais tout petit je regardais toujours derrière le mur de pierres, et je voulais pouvoir le casser pour prendre mon élan et courir jusqu'à m'envoler comme les avions. J'étais allongé juste à côté et je donnais des coups de pieds dedans pour voir s'il tenait toujours debout. Mais maintenant que je suis ici, que je n'ai plus rien pour m'empêcher de courir, j'aimerais essayer de donner des coups de pieds pour voir si je peux casser ce sol.

Les nuages sont d'une mer d'huile. C'est tout plat et tout calme. Il y a plein de vagues, mais il n'y a pas d'écume transparente comme dans la mer qui était en bas de chez moi, derrière le mur. C'était beau le soir, quand je m'asseyais sur le bord, à côté du voisin qui était un peu plus grand que moi. On regardait les nuages et la mer qui étaient pareils, et on essayait de deviner où était la fin de la mer et le début du ciel. Et puis après, quand on ne voyait plus rien, on savait que la mer était en bas, et le ciel en haut, parce que la lune se reflétait dans les vagues. Mais là il n'y a pas de vagues.

Les nuages sont comme le mur de chez moi, quand j'étais petit. Ils sont tout gris, avec des endroits où ils sont un peu plus gris, presque noirs. Quand j'étais petit, j'aimais pas quand ils étaient aussi méchants. Moi j'aimais bien quand il n'y

avait pas de vagues, et pas d'écume transparente, comme dans la mer qui était en bas de chez moi, derrière le mur. Je regardais les avions passer dedans, et je comptais jusqu'à ce qu'ils reviennent derrière les nuages. Parfois, ça durait longtemps. Parfois je les voyais plus. Et puis parfois, je les voyais tout de suite, parce que c'était pas vraiment des nuages.

Les nuages sont tout noirs. C'est la première fois que je les vois comme ça depuis que je conduis un avion. Ça me fait un peu peur, c'est vrai. C'est bizarre mais ils me font penser au mur qui était entre mon jardin et le jardin de mon voisin. Mais je n'avais pas de voisins, enfin je crois. Quand j'étais petit, je regardais toujours en l'air pour voir passer les avions. Mais il n'y en avait presque jamais. Parfois, je comptais toute la journée jusqu'à ce qu'un avion passe au-dessus de chez moi, ou pas très loin pour que je le voie. Et quand ça m'énervait, je donnais des coups de pieds dans le mur.

Les nuages sont tout noirs. C'est la première fois que je les vois comme ça depuis très longtemps. Ils me font peur. C'est comme un immense mur. Je sais que je ne pourrais pas les traverser avec mon avion. Il n'y a personne à côté de moi. Personne, pas un voisin avec qui je pourrais parler un peu. Mais c'est normal, je suis tellement haut, qui viendrait aussi haut ? Pourquoi est ce que je suis là ? En tout cas, j'ai l'impression de planer. Mon avion ne bouge presque pas. C'est comme s'il n'y avait pas de vent, comme si je ne bougeais pas. En dessous tout est si noir, et au-dessus si bleu.

Le ciel est si bleu et depuis toujours je souhaite savoir si je pourrais nager dedans. C'est si beau, un océan au-dessus des cieux. Et à côté de moi, il y a plein d'autres avions. C'est comme si j'étais dans une mer d'avions, sauf que là, il n'y a pas le bruit des moteurs, comme le bruit des vagues pour la mer. J'ai l'impression de planer. Mon avion ne bouge presque pas. C'est comme s'il n'y avait pas de vent, comme si je ne bougeais pas. Pourtant je bouge, sinon je tomberais. Je pourrais voler durant des jours, des années, dans un ciel comme celui-là, avec tout ces gens autour de moi, avec le bleu du ciel au-dessus et en dessous, sans rien, sans terre. Je suis monté aux cieux.

## **Le manteau de fourrure.**

Il avait dans ses mains quelques grammes de cuivre et de laiton pour payer la bouteille de lait. Il savait qu'avec cela le marchand lui rendrait deux petites pièces couleur argent, et qu'avec il pourrait acheter trois oursins à la guimauve et un peu de pâte à mâcher verte. Il savait aussi qu'il ne le ferait pas. Les pièces étaient peu nombreuses en ce moment, et même si son papa ne l'avait jamais puni pour cela, il savait qu'il devrait se priver d'un peu de pain. Cela, il ne le voulait pas, car il aimait son père.

Son père était toujours gentil avec lui. Sévère, mais gentil. Il lui avait appris à ne pas acheter quand ce n'était pas nécessaire, à ne pas pleurer pour quelque chose qui n'était pas important, à rendre service quand cela était important. Il avait toujours écouté ce que son père lui disait, et il avait toujours fait comme son père lui avait dit. Être souriant avec les gens, dire "bonjour", "au revoir", "merci" quand une personne fait quelque chose de gentil. Son père appelait ça la politesse. Il disait : "Mon fils, la politesse est la grandeur des pauvres gens. Avec la politesse tu peux tout avoir, car gagner le cœur des gens est le plus grand des trésors."

Son père était pauvre. Le père de son père l'était déjà, et il le lui avait légué. Il n'avait pas beaucoup d'argent, mais il avait beaucoup d'amis. Cela lui suffisait. Mais il voulait donner un peu plus à son fils. Il voulait que son fils puisse avoir le choix de sortir de la petite bourgade industrielle mal chauffée, couverte de suie grise et pleine de poussière qui embrumait les rues chaque jour.

Son père se privait de beaucoup de choses. Quand il avait eu une amie, il s'était abstenu de lui offrir un cadeau pour que son fils s'achète un livre. Elle avait mal pris ce refus et n'était plus jamais revenue. Il n'avait pas été triste. Il avait dit qu'il avait fait le bon choix. Cette femme n'aurait jamais pu rendre son fils heureux. Elle était belle.

Il y avait du monde dans le magasin. Il rentra discrètement, dit bonjour à tout le monde doucement avec un petit mouvement de tête. La dame, juste devant lui, baissa les yeux puis se détourna en ramenant son sac près d'elle. Elle devait penser qu'il lui volerait quelque chose, elle qui avait des bagues à presque tous ses doigts et qui avait un beau manteau de fourrure chaude autour d'elle.

Il regardait le bas du manteau qui était juste à deux pouces du sol. Il avait l'air

si doux, si moelleux, un peu comme un chat, comme on en voyait parfois sur les images des livres en classe. Les poils bougeaient lentement au rythme du vent absent et le narguaient. Il n'avait pas le droit de toucher, il devait se contenter de garder ses mains dans ses poches de laine rêche alors que les poils caressaient délicatement les chevilles de la dame, le cou de madame, les bras de madame.

Au pied de la madame il y avait un petit objet brillant. Ce devait être une pièce, ou quelque chose de sa chaussure qui était tombé. Elle ne pouvait pas le voir, son manteau le lui cachait. Mais il était petit, et il avait vu.

Il s'approcha de la femme en silence, se pencha et prit dans sa main la lourde pièce d'or brillant. Jamais il n'avait vu de pièce si grosse, si étincelante. Qu'est ce que l'on pouvait acheter avec cela? Peut-être une nouvelle veste pour son père, ou un peu de miel et de raisin pour accompagner le lait et le pain du matin. Il avait plein d'images dans sa tête ; mais il sortit sa main de sa poche sèche et passa ses doigts dans la masse douce du manteau.

« Madame, excusez-moi, j'ai trouvé cela à vos pieds. »

La femme lui jeta tout d'abord un regard placide, mais quand elle vit ce que le petit garçon lui tendait, elle se para d'un large sourire.

- Oh, merci mon petit, c'est très gentil, dit-elle, en jetant sa main sur la pièce pour la mettre dans son sac.

Puis elle s'était retournée, sans plus lui parler. Lui avait encore entre ses doigts la sensation de ce manteau si profond, et il luttait pour conserver un peu de la chaleur qu'il avait goûtée.

« C'est à qui ? » demanda la vendeuse.

- C'est à moi ! dit la dame. Je voudrais un litre de lait frais, et plus frais que la dernière fois ! avec deux parts de tarte à la cerise.

- Bien madame.

La dame avait parlé d'un ton autoritaire. C'était comme si elle avait donné un ordre. Il ne comprenait pas pourquoi elle avait parlé comme ça. La vendeuse était toujours gentille, elle souriait toujours à tout le monde. Elle regardait les gens avec douceur. Mais la dame lui avait mal parlé et la vendeuse avait baissé la tête. Elle faisait toujours ça pour qu'on ne voit pas qu'elle était triste.

Quand la vendeuse se pencha pour prendre les parts de tarte, son outil tomba de sa main et écrasa deux cerises du gâteau, répandant un peu de crème fouettée.

« Ah non ! je ne veux plus de ce gâteau. Non mais vous avez vu ?! il est immangeable à présent, tout juste bon pour le petit derrière moi. Je ne suis pas

n'importe qui mademoiselle ! »

Elle choisit un autre gâteau que la vendeuse prépara avec attention, le regard toujours bas.

Puis la dame partit.

« Bonjour madame, je voudrais un litre de lait s'il vous plaît. »

La vendeuse avait toujours de la peine, mais elle regarda le garçon avec un joli sourire. Il lui donna ses pièces, elle lui rendit des pièces. Sur le chemin du retour, il avait encore en tête le beau manteau de la dame.

Il arriva chez lui, rangea le litre de lait dans le placard à côté de la fenêtre, puis il s'assit avec un livre en attendant son père.

Quand il rentrait, son père avait toujours, sur la table, son assiette, avec un peu de jambon ou de poulet, un peu de riz, et un verre d'eau. Mais cette fois-ci, rien n'était prêt et son fils, toujours assis, tournait les pages du petit dictionnaire.

« Papa, pardon de ne pas avoir préparé ton repas. Je voulais le faire, je n'ai pas oublié, mais je voulais comprendre. Une dame très bien habillée a dit à la vendeuse à la laiterie qu'elle n'était pas n'importe qui. Je ne comprenais pas, alors j'ai cherché ce que ça voulait dire. Mais à "n'importe qui", le dictionnaire dit "la première personne venue". Pourtant, elle ne pouvait pas savoir qui était la première personne venue quand elle était là. Pourquoi elle a dit ça ? »

- Parce que cette dame pense qu'elle est différente, lui répondit son père. Quand elles ont de l'argent, certaines personnes pensent être différentes des autres.

- Et bien moi, je pense que c'est bien si elle est vraiment différente papa. La dame elle a pas été gentille quand elle a parlé à la vendeuse, et la vendeuse elle était triste après. Donc si elle est pas comme tout le monde, ça veut dire que n'importe qui est gentil, et ça c'est bien.

Puis le fils se leva, souriant de savoir une nouvelle chose. Il ouvrit un tiroir, sortit une fourchette et un couteau, une assiette ; il posa sur la table la bouteille de lait, et se rassit.

« Mais elle avait un manteau très doux » dit-il, sa main dans sa poche.

### **Le spectre aux cheveux cendrés.**

J'ai rencontré un homme aujourd'hui. Mais était-ce réellement un homme ? Il ressemblait plutôt à un fantôme : irrésistiblement attiré par son regard je n'ai pu

m'empêcher de lui tendre ma main pour m'assurer qu'il était bien là, que je ne rêvais pas. Ses longs cheveux d'un blanc cendré, qui couvraient l'arrière de son visage jusqu'à son cou encerclé par le col de sa chemise, sa peau travaillée par les caprices du temps, ses dents déchaussées comme si sa jeunesse avait été ponctuée par l'acid, ses mains où ses ongles dévorés par la nicotine des cigarettes JPS étaient finement taillés, délicatement entretenus sous le couvert de l'ocre du tabac, formaient le tableau de cet être sans âge certain.

Je m'assis à ses côtés, mon livre fermement tenu pour ne pas qu'il tombe. Je lui demandai comment il allait, et lui, impassible et souriant, me demandant l'aumône, me questionna sur ces pages qui m'accompagnaient. Vulgaire bout de papier, puits de science, outil de connaissance, passe-temps, j'aurais pu tout lui répondre, il ne m'écoutait déjà plus. Une fois entre ses mains, le livre devint autre chose que je ne saurais nommer. Lui seul le pourrait encore. Lui seul pouvait comprendre ce qu'il disait. Il me dit qu'il était écrivain, qu'il l'avait été, à un moment, et qu'en cette qualité les termes du livre que j'avais avec moi n'étaient qu'une influence parmi d'autres, que je ne devais pas prendre pour vrai ce que l'auteur, sans doute un ésotérique, voulait m'offrir, que je ne devais comprendre et connaître que par l'entremise de ma seule conscience, sans me laisser happer par ceux qui ne possédaient pas la vérité, les "catholiques croyants" qui refusaient de comprendre et de connaître, de reconnaître ce que lui, descendant de la noblesse, de la noblesse de sang, de famille, était : "un païen croyant", une race que rien ne pouvait retenir et qu'ils essayaient à tout prix de museler, pour que leur voix ne soit pas libre de se répandre dans les masses.

Tout à la fois comte de Luxembourg, propriétaire de l'Afghanistan, inventeur et développeur de la machine à laver le linge, du fer à repasser et de la fusée, sa maison de disques, son emploi de producteur de musique et de littérature s'étaient vus effacés, dépossédés de ses créations par les petites maisons sans intérêt qui ne voyaient que l'argent et le profit au lieu de reconnaître la valeur de l'art. Mais qu'importe, ses nombreuses possessions lui fournissaient un refuge face aux groupes qui ne voulaient que son silence, lui, le noble qui pensait, lui qui ne voyait en Versailles qu'un lieu où aller, "vers ce quelque chose" qui n'était que du physique, qui n'avait aucune importance. Tout cela, ce n'était rien pour lui, rien d'autre que de l'ésotérisme, car lui, qui avait un troisième œil, me dit-il en pointant sur index droit sur le coin de son front, lui pouvait distinguer ce qui était vrai de ce qui était faux, que l'argent était le seul moteur de ceux qui possèdent la parole de

Dieu. Et la physique, qui vient du physique, du corps, et non pas de ce qui est autour. Car l'air que l'on nomme, ce sont des particules, quelque chose que l'on respire mais, au-dessus, l'air qu'il y a au-dessus de la terre, ce n'est pas ce que l'on dit. Entre les planètes, l'air c'est autre chose, quelque chose qui est différent de ce que l'on appelle air, mais qui n'est pas le vide. Il ne croit pas au vide. Il le sait lui.

Il sait tout cela, car il devait le savoir. Ses lignes de main, il voulait voir les miennes. Je lui montrais, d'abord la droite, puis la gauche, en un mouvement de retrait (j'ai entendu dire que les lignes de sa main usuelle étaient plus fines, moins facile à observer.) Mais cela, cette brève hésitation, suffit pour dire que ce n'était pas vrai, que les lignes des mains étaient particulières et que les deux définissaient quelque chose. Ma ligne de vie est courte ! Mais qu'importe, elle me garantit une vie de plus d'une centaine d'années, en comparaison de la sienne, plus longue, traversée par celle de la "fausse-création", qui signifie quelque chose, mais je ne devais pas m'inquiéter de mon existence, qui serait longue, il le voyait.

Mon prénom fut pour lui une grande révélation : suis-je triste de nature, ou fais-je le tri autour de moi ? Il ne fallait pas être triste, car cela n'est pas dans la vie d'être triste; et faire le tri est quelque chose de bien, car cela permet de savoir ce qui est important. Et mon livre, avec ce type, cet auteur, directeur du CNRS, était lui un scientifique qui travaillait avec la police scientifique, qui cherchait les secrets de la vie des gens et qui, sans aucun doute, n'était pas quelqu'un dont les mots devaient être crûs. L'ésotérisme, ces gens qui veulent cacher la vérité avec de faux mots, il fallait s'en méfier.

J'étais debout, mon rendez-vous m'attendait et je ne pouvais rester auprès de cet homme. Mais était-il réellement un homme ? Avec tout cet argent qu'il m'avait dit posséder, que représentait vraiment les quelques pièces que j'avais déposées à ses pieds cernés de chaussures de cuir, à côté de ce pantalon trop court, trop bleu, sur lequel il s'amusait à faire rouler une balle de tennis ? Ma marche reprise, je ne me retournai pas. Me regardait-il ? Me prenait-il pour un fou de l'avoir écouté dire chacune de ces phrases sans cohérence, ou me remerciait-il de l'avoir écouté, ou m'avait-il déjà oublié, perdu dans une nouvelle affabulation que son esprit ne pouvait contenir, que son esprit, son sub-conscient et son inconscient généraient sans cesse et qui lui donnait la vérité de chaque chose ?